



En des jours meilleurs : Éric Mercier dans le quartier Hay al-Mansour de Bagdad, en 2002, où résidaient les diplomates canadiens. Ce quartier est maintenant considéré comme dangereux pour les étrangers.



Sur cette photo prise en octobre 2003, on peut voir au loin le palais républicain orné de bustes de Saddam Hussein, à travers les décombres d'un édifice détruit par une bombe.

de la nouvelle constitution du pays. « J'en ai appris davantage pendant ces quelques mois que pendant les cinq années que j'avais passées auparavant dans le service extérieur. » Elle cite en exemple sa participation à une réunion à laquelle assistaient de hauts dirigeants irakiens, les ambassadeurs des États-Unis et de Grande-Bretagne ainsi qu'un haut représentant de l'ONU.

Les leçons de Bagdad ne se bornaient toutefois pas aux affaires mondiales. « Je ne pensais jamais en apprendre autant sur les génératrices », ajoute Erin, en expliquant qu'elle a dû réparer, puis remplacer, la génératrice de l'immeuble qui abritera l'ambassade du Canada.

Selon Elizabeth Williams, 33 ans, qui dirige l'aide canadienne en Iraq depuis août dernier, les jeunes diplomates prennent goût à tant d'autonomie, « car c'est un environnement qui a un peu l'effet d'une drogue ». La vie au jour le jour est un amalgame surréel où s'entremêlent les difficultés et des éléments de confort, des sorties où il faut porter gilet et casque protecteurs et des activités sociales très élaborées. « Nous trouvons bien le moyen de nous amuser », dit Elizabeth Williams, qui a célébré la Fête du Canada l'an dernier à une partie donnée dans les nouveaux locaux de l'ambassade. Il y a également eu deux bals organisés par les Britanniques. « Qui aurait pu imaginer que j'aurais besoin d'une robe de soirée à Bagdad? »

Lors d'une affectation de cinq mois à Bagdad en 2004, à titre de conseiller auprès du ministère irakien de la Planification, Daniel Maksymiuk, 29 ans, a dormi pendant la première semaine sur un lit de camp placé dans une des salles de bal de l'ancien palais de Saddam Hussein, pour ensuite partager une roulotte installée dans ce qui était auparavant le verger du palais.

Les premiers diplomates affectés à Bagdad avaient connu un confort relatif, vivant dans des roulettes munies de fenêtres. Au moment de sa deuxième affectation, par contre, Ben Rowswell a dû partager avec un collègue un conteneur sans fenêtres dissimulé dans un stationnement intérieur entouré de murs pare-souffle et de sacs de sable : « Nous étions complètement entourés de béton. »

C'était probablement mieux ainsi. Éric Mercier, 46 ans, qui a séjourné à Bagdad de septembre 2003 à février 2004, se souvient que 19 roulettes avaient été trouées de balles peu après son arrivée. L'Autorité provisoire de la Coalition était alors occupée à planifier la reconstruction du pays, mais dans les trois semaines qui ont suivi, « les tirs d'obus — et l'insurrection au sens fort — ont commencé et ne se sont pas arrêtés depuis. »

Après cela, le gros des efforts a porté sur la lutte anti-insurrectionnelle et sur le déménagement vers un endroit plus sûr, raconte-t-il. « Pour établir la présence du Canada en Iraq après la guerre, nous avons dû nous habituer, en quelque sorte, à être la cible générale de missiles et d'obus de mortier à l'aube comme au crépuscule, trois ou quatre fois par semaine. »

Les préoccupations relatives à la sécurité se sont accrues avec le temps, constate l'ambassadeur Holmes. « La notion de sécurité imprègne tout ce que l'Iraq veut faire, elle domine toutes nos activités et elle affecte la vie courante des Irakiens. »

Il peut être frustrant de travailler dans un tel environnement, mais cela a aussi parfois son côté drôle. Désirant rencontrer un ministre du gouvernement irakien dans la Zone rouge, à l'extérieur du quartier international, Daniel Maksymiuk avait pris des arrangements avec une agence de sécurité privée. « L'agence fournissait deux camions blindés et cinq ou six hommes armés, en plus d'établir l'itinéraire, et ainsi de suite. »

Venant tout juste d'arriver à Bagdad, Daniel ne s'était pas rendu compte que les agents de sécurité l'avaient mené au mauvais ministre. À force d'insister, il a fini par être admis dans le bureau de ce dernier. Il essayait de lui expliquer le but de sa visite depuis une demi-heure quand le téléphone a sonné. « C'était le ministre que j'étais censé rencontrer. J'ai eu alors un sentiment d'horreur : qui était donc cette personne à qui je m'adressais? »

Daniel a rapidement mis un terme à l'entretien sans laisser savoir qu'il avait frappé à la mauvaise adresse. « Les gardes du corps ont bien rigolé de cette méprise. Quand j'ai enfin rencontré le bon ministre plus tard dans la journée, il a lui aussi trouvé l'incident cocasse. »